

Étymologie, signification et sens

Jean-Louis Vaxelaire

ERTIM-INALCO Paris
jl.vaxelaire@wanadoo.fr

Mes recherches sur les noms propres m'ont amené à lire des travaux de philosophie analytique, d'anthropologie, de psychologie ou encore de critique littéraire. Le nom propre intéresse ces disciplines à divers degrés et il est évident qu'il n'est pas nécessairement observé sous un angle identique. Le problème principal qui se pose demeure toutefois la question de son sens. Si l'on estime assez fréquemment en logique qu'il n'a aucun sens, il devient extrêmement riche de sens pour de nombreux ethnologues. On pourrait penser qu'il ne s'agit que d'un effet de prisme lié au fait que ces deux disciplines ne considèrent pas le nom propre sous le même angle, mais ce paradoxe se retrouve au sein même des sciences. La linguistique en donne la preuve car, entre la position de Brøndal qui adopte un point de vue millien — c'est-à-dire lié au vide de sens — et celle de Bréal, pour qui le nom propre a plus de sens que le nom commun, il existe un fossé incommensurable. Pourtant, les principaux arguments avancés par les uns et par les autres, sont le plus souvent recevables. Il est certain qu'une personne qui se nomme *Paul Petit* n'est pas fatalement petit, mais il est également paradoxal d'affirmer que *Berlusconi* n'a aucun sens alors que *berlusconien* ou l'antonimase *le nouveau Berlusconi* en ont.

Ces polémiques récurrentes cachent deux types de problèmes terminologiques : tout d'abord, on range sous le nom de *sens* trois éléments bien différents : l'étymologie (ou la motivation dans la perspective synchronique), la signification et le sens. On note ensuite une prolifération de termes dans ce débat : *sens*, *signification*, *référence*, *désignation*, *contenu*, *contenu informatif*, *dénotation*, *connotations*, *intension*, *extension*, etc. Les termes sont nombreux, il leur arrive de se chevaucher ou de s'opposer, mais il est finalement difficile de trouver un terrain d'entente à leur sujet.

Il ne s'agit pas pour moi d'affirmer avec l'école viennoise de terminologie qu'il est indispensable de normaliser l'écriture scientifique. Il me semble par contre évident que de nombreux problèmes d'interprétation proviennent de cette confusion : la polysémie des termes *sens* et *signification* existe, et s'il n'est pas question de les supprimer, il faut toutefois en prendre conscience. Nous verrons dans un deuxième temps ce qu'implique la notion de *sens* dans différentes disciplines, puis nous tenterons de prouver qu'une distinction nette entre *étymologie*, *signification* et *sens* permet une clarification nécessaire.

1 Questions de terminologie

Ogden et Richards recensent dans *The Meaning of Meaning* vingt-trois significations de *signification* (Touratier, 2000 : 10) et cette liste n'est pas exhaustive. Parmi toutes les définitions publiées, on note des éléments qui s'opposent les uns les autres et qui peuvent aussi être très éloignés des préoccupations linguistiques : si d'après Wittgenstein, la signification d'un mot est son usage dans le langage, pour Schlick, la signification d'un signe est équivalente à la méthode de sa vérification et pour Frege, elle relève du mode de donation de l'objet. En linguistique, les définitions sont elles aussi variées : au sein d'une même ligne de pensée, Baldinger (1984 : 72) estime que sa vision de la signification (« Sémème (objet mental) lié à un signifiant ») est différente de celle d'Ullman (« Relation entre un concept et une forme »). Bref, il est difficile de trouver un terrain d'entente sur cette question de la signification et une recherche sur la définition de *sens* donnerait probablement des résultats similaires.

La relation entre ces deux termes est également problématique car, si pour Lerat (1983 : 5), *sens* et *signification* sont synonymes, ils sont bien distincts chez Hagège (1985 : 293). Toutefois, lorsqu'ils sont distincts, ils peuvent correspondre à des concepts différents : le *sens* de Robert Martin correspond à la *signification* de Hagège et sa *signification* au *sens* de l'auteur de *L'homme de paroles*¹. J'opterai pour

cette dernière définition car elle demeure la plus traditionnelle dans le paysage français. En effet, on trouve la détermination du *sens* comme « signification d'un discours » dans les dictionnaires de Furetière et de Trévoux puis dans *l'Encyclopédie* sous les plumes de Diderot, Du Marsais et Beauzée (qui poursuivra dans cette voie pour *L'Encyclopédie méthodique*)². Cette distinction entre *signification* et *sens* ressemble en partie à celle établie par Arnauld et Nicole entre *signification propre* et *idées accessoires* car la signification est généralement désignée comme une forme stable, indépendante des contextes, alors que le sens varie selon ces mêmes contextes.

Pour illustrer les difficultés terminologiques rencontrées, on notera que les *idées accessoires* des Messieurs de Port-Royal sont désormais appelées des *connotations* et que la question de la polysémie est évidente avec ce dernier terme : entre un philosophe — Mill — qui affirme que les noms propres n'ont pas de connotations et un linguiste — Jespersen — qui estime que les noms propres ont énormément de connotations, on a non seulement un hiatus, mais aussi un énorme problème terminologique : Mill et Jespersen ne parlent tout simplement pas la même langue. L'opposition qu'établit Mill entre *dénotation* et *connotation* est identique à l'opposition classique entre *extension* et *intension*. La connotation est alors la somme des traits essentiels pour définir un terme. Les connotations de Jespersen sont au contraire des traits accidentels, de la valeur ajoutée. À cette différence s'ajoutent bien d'autres définitions des connotations, de Hjelmslev à Martinet, mais nous n'aurons pas le temps de nous y attarder.

Un autre facteur est à prendre en compte : celui de la traduction des travaux par différents professionnels. Parfois, un même terme allemand ou anglais est traduit par *sens* chez un premier traducteur, par *signification* ou un autre terme chez un second³, mais cette question ne se limite pas au passage d'une langue à l'autre comme nous venons de le voir avec les termes *sens*, *signification* et *connotations*. La polysémie et la présence d'acceptions idiosyncrasiques (quelquefois liées à la nature particulière du travail universitaire) sont des problèmes suffisamment conséquents pour passer rapidement sur cette dimension traductionnelle.

2 Les sens de sens

Une fois ces problèmes de dénomination posés, le problème du sens (et de la signification) n'est certainement pas réglé. *Sens* est un terme employé dans toutes les disciplines, mais rien ne prouve que ce soit un concept commun à ces disciplines, que lorsqu'en linguistique on tente de circonscrire le sens de telle ou telle lexie, on adopte le même point de vue qu'en logique ou en psychologie. Ce que nous avons vu avec les différents sens de *signification* tendrait plutôt à démontrer le contraire. Nous allons donc observer quelques définitions du sens des noms propres dans plusieurs disciplines pour faire ressortir leurs spécificités.

2.1 Le sens magique en ethnologie

La majorité des ethnologues affirme que les noms sont porteurs de sens. Dans de nombreuses sociétés, le nom propre est, au même titre que le corps, une partie de la personne ; il est donc courant de changer de nom selon les étapes de sa vie (puberté, mariage, naissance d'un enfant, mort d'un parent), pour que chaque nom soit en accord avec la personnalité de celui qui le porte. Comme le relate Eliade (1959 : 73-74), la modification du nom à la suite d'une cérémonie d'initiation est une coutume archaïque universellement répandue (*Terre de Feu, Australie*, etc.). L'étymologie du nom est également essentielle. Ainsi, celui qui porte le nom de l'ours possède la force de l'ours ou entre dans une relation particulière avec cet animal.

Le sens dont nous parlent les ethnologues relève de ce qu'on pourrait nommer un « sens magique » et qui n'est pas recevable d'un point de vue scientifique. Ce sens magique est décrit dans d'autres disciplines, en histoire⁴ ou en psychologie⁵, car il semble, aux yeux du commun des mortels, presque « naturel ». Encore aujourd'hui, il suffit de fréquenter les boutiques de souvenirs pour trouver des bols ou des porte-clefs expliquant que toutes les *Jennifer* ont telle ou telle qualité.

2.2 Le sens psychologique

En plus de sa théorie du nom propre classificateur, Lévi-Strauss (1962 : 245-246) a écrit que l'étymologie du prénom pouvait avoir une influence psychologique : chaque prénom possède, consciemment ou inconsciemment, une connotation culturelle qui imprègne l'image que les autres se font du porteur, et qui, par des cheminements subtils, peut contribuer à modeler sa personnalité de manière positive ou négative. D'autres études prouvent que cette influence concerne la personne mais aussi son entourage. Par exemple, Garwood (1976 : 484) a exposé que les enseignants avaient des *a priori* distincts selon le prénom des enfants : ceux qui possèdent les prénoms dont les connotations sont jugées comme satisfaisantes obtiennent de meilleures notes.

Qu'il soit réel ou non, ce « sens psychologique » semble inabordable pour le linguiste et les outils et méthodes dont il dispose.

2.3 Le sens sociologique

Le point de vue de Bourdieu n'est pas psychologique mais sa conclusion est d'une certaine manière proche de celle de Lévi-Strauss car, en recevant un nom, on hérite également d'un programme imposé par la société (et qui peut/doit avoir une influence psychologique) :

L'institution d'une identité, qui peut-être un titre de noblesse ou un stigmate (« tu n'es qu'un... »), est l'imposition d'un nom, c'est-à-dire d'une essence sociale. Instituer, assigner une essence, une compétence, c'est imposer un droit d'être qui est un devoir être (ou d'être). C'est signifier à quelqu'un ce qu'il est et lui signifier qu'il a à se conduire en conséquence. (1982 : 125-126).

Ce rôle social de l'anthroponyme se retrouve dans les cas de changements de patronyme. Ajouter à son nom de famille une particule ou un patronyme noble (*d'Estaing* par exemple) a une visée évidente. Petit (1994 : 104) cite également le cas des personnages célèbres disparus sans descendance mâle et dont le nom sera ajouté au patronyme initial en raison de leur rayonnement : Raiga-Clemenceau, Salles-Eiffel, Nussy-Saint-Saëns, etc.

Le « sens sociologique » que présente Bourdieu pose exactement le même problème que le « sens psychologique » : il est en quelque sorte un sens prospectif. Le second point soulevé par les sociologues est plus commodément utilisable en linguistique puisqu'il touche directement des formes linguistiques : le morphème *de* employé dans un patronyme marque une origine noble ; il est alors aisé pour la fiction de classer un personnage comme faisant partie d'une certaine couche de la société.

2.4 Le sens en logique

Un nouveau problème terminologique se pose en abordant les rivages de la logique : si Mill employait des noms propres grammaticaux pour ses exemples, les noms propres de Frege et de Russell sont très différents de la définition classique. Ainsi, pour Frege, *la capitale de l'empire allemand* ou *Ce qui augmenté de 2 donne 4* sont des noms propres puisqu'ils désignent un objet singulier. La définition de Russell est d'un autre ordre : les noms propres logiques se limitent à *ceci* et *cela*, les seuls termes qui soient des symboles simples et irréductibles à l'analyse. Je limiterai inévitablement cette étude aux noms propres qui seront reconnus comme tels en linguistique.

2.4.1 Le vide de sens

Bien qu'il ne soit pas le premier à se pencher sur la question⁶, on juge généralement que le débat logique sur les noms propres débute au XIX^e siècle avec le *Système de logique* de Mill. Sa thèse est célèbre : les noms propres n'ont pas de signification⁷ car ils n'ont aucune connotation, ils sont semblables à une marque de craie sur un mur. Même lorsque l'étymologie est visible, elle ne peut être prise en compte : il n'est donc pas essentiel que la ville de Dartmouth soit située à l'embouchure de la Dart. Certes, les liens magiques entre le nom et le porteur sont coupés, mais refuser toute forme de sens et, dans la comparaison

avec la marque de craie, leur retirer implicitement tout statut linguistique, est une position trop tranchée : Mill jette tout simplement le bébé avec l'eau du bain. Il reconnaît dans un autre passage⁸ que les noms propres ont au moins une fonction d'étiquette, mais en clamant haut et fort ce manque de sens, il se limite à une conception logique de la signification qui fera florès en philosophie analytique et encore plus en linguistique. G. Guillaume a ainsi décrit le nom propre en tant qu'asémantème et a été depuis repris par divers linguistes, pas nécessairement guillaumiens. On peut également lire dans le *Bon usage* (1993 : 108) que les « mots ayant une signification deviennent des noms propres lorsqu'on les emploie pour désigner, en faisant abstraction de leur signification⁹ », ce qui pourrait laisser penser que la distinction entre le nom propre et les autres catégories serait uniquement sémantique et que tout mot sans signification deviendrait par conséquent un nom propre¹⁰. M. Noailly (1987 : 71) va, entre autres, ajouter que le nom propre se compose uniquement d'un signifiant et n'a aucun signifié, une option inacceptable d'un point de vue saussurien¹¹ puisqu'il n'y a pas de signe sans ses deux faces et donc pas de signifiant puisqu'il n'existe que par son union avec le signifié.

La conséquence immédiate de ce manque supposé de signification, c'est inévitablement l'éviction du système de la langue. Cette idée apparaît au XVIII^e siècle avec Harris et se perpétue aujourd'hui chez McCawley (1968) ou Moeschler & Reboul qui ajoutent que les noms propres « ne relèvent pas, à proprement parler, de la linguistique » (1994 : 166-167). Mais, alors, de quelle discipline relèvent-ils¹² ? Une fois cette sentence assenée, il serait intéressant de les voir traiter linguistiquement un exemple tel que *C'est Byzance !* où le nom propre porte le poids sémantique.

Le manque d'exemples réels est un reproche qui pourrait être adressé à la majorité des auteurs qui estiment que le nom propre n'a aucun sens. Une autre critique pourrait être adressée aux logiciens qui maîtrisent parfois mal les concepts linguistiques. Ainsi, pour montrer que les noms propres n'ont pas de signification, Katz (1977 : 12) affirme que *bunny* et *rabbit* sont synonymes et ont la même signification, au contraire de *Mark Twain* et *Samuel Clemens*. La synonymie de ces deux mots en anglais est toute relative, mais il est surtout impossible de dire qu'ils ont la même signification au regard du bilingue *Collins/Robert* qui donne respectivement les traductions *Jeannot Lapin* et *lapin*.

Enfin, il est amusant d'observer les exemples choisis par les partisans du vide de sens des noms propres. À une époque où la guerre froide sévissait encore, le kripkéen Yagisawa (1984 : 202) invente un nom d'espionne : il ne choisit pas un nom américain, norvégien ou malien mais russe avec *Natasha Uratov*. Comment expliquer ce choix si le nom propre est entièrement vide ?

2.4.2 Un minimum de sens

En raison de son absolutisme, la thèse de J.S. Mill va faire naître par réaction d'autres conceptions philosophiques du nom propre. Ainsi, pour B. Bosanquet (1999 : 47), un mot ne peut être non-connotatif, ou sans intension pour reprendre le terme le plus courant, puisque le couple intension / extension est indivisible. Puisque l'étymologie ne peut y être intégrée, il ne demeure plus qu'une forme minimale de signification (*John* est le nom d'un homme et pas d'une montagne ou d'une machine à vapeur [*ibid.* : 49]) mais suffisante pour ne pas laisser vide une des deux parties du couple intension / extension. Selon cette conception, le nom *Natasha Uratov* comporterait quelques traits sémantiques liés au fait qu'il s'agit d'une femme, probablement d'origine russe.

Sans qu'elle apparaisse sous la forme d'une théorie au sens strict, cette idée se retrouvera en linguistique chez des auteurs aussi opposés que Frei¹³ ou Chomsky. En effet, dans les courants formalistes tel que le générativisme, il est d'usage de classer *Nixon* dans les noms de personnes et *Amsterdam* dans les noms de villes. On pourrait même penser que cette théorie est souvent sous-entendue au sein d'autres : lorsque Jakobson écrit que « Jérôme signifie quelqu'un nommé Jérôme » (1990 : 6), cela implique que *Jérôme* est un nom de personne (« quelqu'un »).

2.4.3 Un sens infini

Une autre option anti-millienne consiste à juger que c'est l'expérience qui crée la signification du nom propre : d'après Jevons (1920 : 43), *John Smith* n'a pratiquement pas de signification tant que l'on ne connaît pas le John Smith en question. Ensuite, au fil des années, la signification s'accroît jusqu'au point où le nom propre devient, d'après Joseph (1931 : 151), plus riche sémantiquement que le nom commun. Les linguistes pré-saussuriens ont en majorité choisi cette voie. Ainsi, Sweet (1877 : 470) écrit que *John* comprend au moins deux attributs, « humain » et « masculin », mais qu'il signifie beaucoup plus pour ceux qui connaissent ce John. La conclusion de cette théorie, donnée par Bréal (1924 : 182), est que les noms propres sont les plus significatifs de tous les mots, étant les plus individuels.

Cette idée disparut en partie avec le structuralisme, réapparaissant uniquement chez quelques auteurs comme Barthes ou plus récemment les praxématiciens, qui pensent eux aussi que les noms propres sont sans doute plus chargés de sens que les noms communs (Fabre, 1987 : 15). Il est toutefois difficile d'expliquer comment les noms propres dans leur intégralité pourraient être plus significatifs que les noms communs. D'un point de vue linguistique, le principal défaut de cette théorie est de lier presque exclusivement le sens à la connaissance du référent.

2.4.4 Le sens dans la théorie descriptive

Également en opposition à Mill, Frege affirme que « le nom propre doit avoir un sens (dans l'usage que je fais du mot), sans quoi il serait une suite de sons vide et appelé à tort un nom. » (1994 : 147). Dans une note de bas de page de son article *Sinn & Bedeutung*, le logicien allemand explique que le sens d'un nom tel qu'*Aristote* pourrait être *l'élève de Platon et le maître d'Alexandre le Grand*. Dans sa version vulgarisée, cette théorie revient à dire qu'à chaque nom propre correspond une (ou plusieurs) description(s) définie(s).

Cette vision descriptive, qui est certainement défendable en philosophie analytique, n'a pas rencontré un grand écho en linguistique, ce qui est compréhensible puisque, entre autres défauts, elle est incompatible avec les usages vocatifs et dénominatifs du nom propre (Jonasson, 1994 : 116).

2.4.5 Le sens référentiel

Si l'on estime que le nom propre n'est lié à aucun contenu sémantique, une des solutions revient à insister sur le lien direct entre le nom et la personne qui le porte¹⁴. Dans l'optique atomiste, les noms propres n'ont pas la moindre connotation, Russell va donc rejeter la présentation de l'objet prônée par Frege pour s'en tenir à une référence directe : la signification de *Sarkozy* est une personne particulière. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein identifie lui aussi la signification du nom avec son référent : « Le nom signifie [*bedeutet*] l'objet. L'objet est sa signification » (1961 : §3.203).

Cette vision a été critiquée en philosophie analytique par Strawson (1971 : 9), pour qui Russell a confondu la signification et la référence et en linguistique par Kleiber (1981 : 356) qui a bien noté qu'une phrase telle que « l'Everest est le Chomolungma » n'est pas tautologique, bien que les deux noms propres renvoient au même référent.

On glisse vite de ce sens référentiel à ce que Schaff (1960 : 337) appelle l'hypostase linguistique, c'est-à-dire l'idée que s'il y a un nom, il doit y avoir un être réel que ce nom désigne : de Reichenbach à Kripke en passant par Lejewski, on a affirmé que *Pégase* ou *Sherlock Holmes* ne sont pas des noms propres car ils ne renvoient à aucun référent réel, une conclusion totalement inacceptable pour le linguiste.

La théorie de la référence directe est encore active en logique à la suite du succès de la théorie de Kripke. En linguistique, elle est évidemment nulle et non avenue : on peut incorporer la notion de « référent reconstruit » à la manière de Hagège (1985 : 216), mais le signe est avant tout une relation entre un signifiant et un signifié.

2.4.6 L'étiquette

Cependant, d'un point de vue linguistique, il est plus aisé de conserver une approche référentialiste tout en distinguant *Everest* et *Chomolungma* : il suffit de comparer les deux signifiants pour les discriminer. Puisque les noms propres ont une forme graphique, il est possible de conserver l'idée d'un sens référentiel tout en distinguant les différentes appellations d'un même référent. C'est le point de vue de Funke (1925 : 77), pour qui le nom propre n'est qu'une étiquette, à la manière des cotes des livres dans une bibliothèque. La meilleure étiquette pour un Français serait pourtant son numéro de sécurité sociale, mais même lui a des éléments signifiants tels que le sexe et l'âge.

2.4.7 Le sens pragmatique

La dernière possibilité de sauvegarder le vide sémantique des noms propres est de reléguer tout ce qui peut être signifiant à la pragmatique. On note cette idée chez divers logiciens comme Peirce à la fin de sa carrière¹⁵, mais c'est principalement en linguistique qu'elle a fait fortune pour être aujourd'hui la théorie dominante. Ainsi, C. Kerbrat-Orecchioni (1977 : 178-179) pense que si les noms propres sont informatifs, ce n'est pas grâce au sens, tel que l'on entend d'habitude ce mot, mais grâce aux connotations¹⁶. On peut enfin expliquer certains phénomènes de discours mais au prix du paradoxe d'un nom dépourvu de sens mais ayant tout de même du sens et d'une séparation nette entre sémantique et pragmatique.

2.4.8 Un sens moins arbitraire

Arbitraire est un autre terme généralement malmené dans le débat sur les noms propres. Pendlebury (1990 : 519) affirme que si les noms propres sont rigides, c'est parce qu'ils sont arbitraires. Dans sa définition classique en linguistique, l'arbitraire touche toutes les catégories grammaticales, des catégories qui ne sont pourtant pas « rigides » selon la vulgate kripkéenne.

En linguistique, Cornulier est face à un dilemme : il refuse de considérer que la signification de *Jean* soit /humain mâle/ et de *Médor* /chien mâle/ mais leur comportement dans le discours témoigne du contraire. Il va alors affirmer que « les noms propres ne sont pas tous entièrement arbitraires, ils sont partiellement classés ou contraints [...] » (2004 : 32). Certes, *arbitraire* est polysémique¹⁷, mais il est difficile de croire que *mont Blanc* puisse être moins (ou plus) arbitraire que *rouge-gorge*.

2.4.9 Le contenu

Pour régler cette question du sens, une autre solution consiste à ajouter un nouveau terme. Celui qui revient le plus souvent, mais sous des aspects différents, est celui de *contenu*. Ainsi, d'après Ziff (1960 : 94), que le nom propre n'ait pas de sens n'implique pas l'adhésion à la théorie de Mill car, s'il n'a pas de sens, il n'est pas pour autant vide puisqu'il a des connotations. Toutefois, puisque les connotations changent selon les personnes, Ziff suggère de remplacer ce terme par la notion plus précise de « contenu informatif » (*information-content*) (*ibid.* : 97), un contenu qui ne dépend pas des croyances des personnes comme les connotations mais de la situation d'énonciation¹⁸. Si dans le corpus, le nom du chat Witchgren apparaît dans des environnements tels que « ...veut son repas », « ...cherche de la nourriture » ou « ...a faim », le « contenu informatif » de Witchgren nous dira qu'il s'agit d'un chat affamé (*ibid.* : 100).

Choisir le terme de *contenu* revient principalement à mettre en lumière le choix d'insister sur la ligne de fracture entre *nom propre* et *nom commun*. Ainsi, pour Nicolaisen (1995 : 387), défenseur de la thèse de l'*onomasticon*, les noms propres n'ont pas de signification (*meaning*) comme les autres parties du discours mais un contenu (*content*). La notion de *contenu* de M.-N. Gary-Prieur est encore différente, mais s'explique également par le caractère ontologique particulier des noms propres : ce contenu comprend l'ensemble des propriétés liées au référent du nom propre. Un adjectif ou une préposition ne peuvent donc avoir de contenu selon cette définition.

3 Étymologie / signification / sens : une distinction nécessaire

Ces exemples prouvent que la question du sens des noms propres est problématique et il serait sans doute possible de recenser d'autres types de sens si l'on se penchait sur d'autres parties du discours telles que les verbes ou les interjections. Comme le remarque Rey (1976 : 27), on oppose plus souvent *sens* (ou *signification*) à *désignation* (ou *dénotation*) que *sens* à *signification*. Cette opposition nous semble pourtant plus constructive en insistant sur la notion de contexte. Jespersen (1971 : 77) est le premier à avoir noté que les millienns s'appesantissaient sur la valeur lexicale des noms propres hors contexte et que, dans cette situation, deux noms communs homonymes (*jar* et *jar*) n'étaient pas non plus définissables. D'après la distinction *signification* / *sens* classique, la signification concernerait le signe pris hors contexte et le sens ce même signe considéré en tant qu'élément d'un texte : la logique s'intéresserait donc en priorité à la signification du nom propre¹⁹, la linguistique à son sens²⁰ et l'onomastique à son étymologie en raison de sa méthode diachronique.

Diverses erreurs sont dues à des confusions entre ces concepts, entre *signification* et *sens* mais aussi entre *étymologie* et *signification*. Ainsi, des logiciens tels que Stroll (1998 : 528) ou Lauener (1995 : 114) ne font pas la distinction entre les deux, ce qui pousse ce dernier à écrire que, puisqu'il y a des boulangers qui s'appellent *Boucher* et des bouchers qui s'appellent *Boulangers*, on hésitera à admettre que les noms propres ont un sens au-delà de leur référence. Cette conclusion naïve démontre la nécessité de bien distinguer les trois notions.

3.1 L'étymologie

La notion d'étymologie est essentiellement liée à une approche diachronique telle que celle de l'onomastique. Dans un ouvrage précédent (Vaxelaire, 2005), j'ai séparé physiquement les thèses des onomasticiens de celles des linguistes, alors que les premiers se considèrent pourtant comme des linguistes. Ce choix était uniquement fondé sur la différence de nature des travaux, l'étymologie étant une donnée dont le linguiste peut faire l'économie dans divers cas. Nous verrons toutefois dans le chapitre 3.3. qu'en linguistique synchronique, la motivation, qui est le versant synchronique de l'étymologie, est souvent à prendre en compte.

La distinction classique entre étymologie savante et étymologie populaire est liée à ce couple étymologie/motivation, puisque l'étymologie populaire consiste à déceler ou à créer une motivation dans un terme opaque. Ainsi, lorsque certains avancent que la Gaule avait ce nom parce que ses habitants allaient à la pêche pour se nourrir, ils transposent une homonymie dans un état de langue en une concordance qui serait valable diachroniquement. L'étymologie populaire a une longue tradition, de la *Bible* à Brisset en passant par le *Cratyle* ou Isidore de Séville, et correspond à une recherche souvent mystique de la signification originale ou suprême. L'opacité de certains noms pourrait être comparée à un masque dont il faudrait les débarrasser pour découvrir leur vrai visage.

Si la distinction entre les deux types d'étymologie est perceptible (l'une serait du côté de la science, l'autre de celui de la superstition), il ne faut pas oublier que la vulgarisation de notions scientifiques provoque régulièrement une perte de précision. La recherche étymologique sur les noms propres s'est développée en raison de l'intérêt grandissant pour la généalogie, mais si l'on observe les sites Internet liés à cette recherche, on y aperçoit une confusion entre *étymologie* et *signification* (on lit ainsi que *Vincent* « signifie celui qui vainc, le vainqueur »). Cette méprise est si répandue qu'elle explique en partie le rejet de l'attribution d'une signification aux noms propres dans le discours philosophique ou linguistique.

3.2 La signification

La signification de noms propres tels que *Boucher* ou *Paris* est fortement limitée puisque ne peuvent *a priori* en faire partie ni des éléments liés à l'étymologie (s'appeler *Boucher* n'entraîne aucune fatalité quant à sa profession), ni d'autres liés aux connaissances encyclopédiques sur le référent (que j'habite ou

non à Paris ne modifie pas la signification de ce nom). La position de Frei (cf. note 13) me semble la plus sage puisqu'elle permet de conserver le signifié tout en montrant qu'il ne contient que quelques sèmes.

L'idée qu'un nom propre puisse contenir des sèmes a déjà été critiquée. Ainsi, Lerat (1983 : 72) estime qu'il n'y a pas de sème /méditerranéité/ dans *Savignac* par rapport à *Savigny*. Pourtant, lorsque l'on demande à quelques Français de placer *Savignac* sur une carte, ils choisissent invariablement le Sud-Ouest : le fait de rapprocher les toponymes en *-ac* de cette région est culturellement partagé en France. Dans un article de *Libération* (13/01/00), l'auteur décrit un couple de voleuses comme des « *Bonnie et Bonnie* » à la petite semaine. *Bonnie* contient donc nécessairement le trait /féminin/ pour ce journaliste. Le nombre de sèmes inhérents d'un anthroponyme est faible : /animé/, /humain/, le genre comme le montre l'exemple de *Bonnie*, la langue d'origine²¹, dans un cas particulier tel que *Saint Thomas*, on pourrait rajouter un trait /sacré/, mais guère plus.

3.3 Le sens

Le sens des lexies dépend de leur contexte, ce qui explique qu'un même nom propre peut avoir un sens riche ou pauvre selon ses emplois. D'autres traits, que l'on peut décrire en tant que connotations ou sèmes afférents selon les écoles, vont en effet s'ajouter aux quelques traits inhérents précédemment cités.

Plusieurs critiques insistent sur le caractère non-linguistique de ces traits : on affirme généralement qu'ils relèvent de l'encyclopédie et non de la langue ou, à la manière de Brøndal, qu'ils sont liés à la psychologie²². Il nous semble évident qu'ils ne sont pas du ressort de la Langue, mais ils interviennent pourtant au niveau de l'interprétation des textes.

Lorsque le contexte est minime, par exemple dans les insultes comme *sale Hitler*, ce sont principalement les connaissances encyclopédiques qui permettent de comprendre l'énoncé, même si le mot *sale* permet de comprendre qu'il s'agit d'une insulte. Cependant, c'est le plus souvent le contexte qui va dicter la lecture :

Moi qui voue des cultes aux meilleurs Américains, d'Edgar Poe à Robert Crumb (je vous fais grâce pour cette fois de tous les jazzmen imaginables), je dois sans cesse me souvenir que ces États, unis souvent pour le pire, ont nourri dans leur sein **des généraux Sheridan et Schwarzkopf, des Walt Disney, des Elvis Presley...** (Nabe, *Non*, Monaco, éditions du Rocher, 1998, p. 231)

Si les connotations habituelles de *Walt Disney* et d'*Elvis Presley* sont plutôt positives, cet extrait, qui les classe dans la catégorie opposée aux « meilleurs Américains », ne laisse pas de doute sur la présence d'un trait négatif dans ces noms. Il n'est d'ailleurs pas forcément nécessaire de connaître le référent des noms pour comprendre ce que veut dire l'auteur. Ainsi, dans une émission de France Inter (26/01/04), Ph. Val dresse une liste des admirateurs de Platon : *Staline, Hitler, Pol Pot, l'Ayatollah Khomeiny, Franco, Mao Tsé Toung, Fidel Castro et l'Observatoire des médias français*. La présence de sept noms de dictateurs indique que *l'Observatoire des médias* contient lui aussi un sème commun négatif avec ces personnages. Cette interprétation sera partagée par tous les francophones, même — ou surtout — par ceux qui ne connaissent pas cet Observatoire, car il s'agit d'un phénomène textuel et certainement pas psychologique comme le pense Brøndal.

Cette approche textuelle du sens réfute donc les théories logiciennes, à l'instar de celle de Kripke, sur la nécessité du vide de sens : ce n'est pas parce que deux personnes ont des visions différentes d'une même personne qu'il doivent nécessairement employer une étiquette vide. Des philosophes ont reproché à d'autres de traiter *Walt Disney* et d'*Elvis Presley* comme je le fais puisque ce sens est idiosyncrasique et que Nabe ne parlera pas de « la même personne » avec un admirateur de Presley, mais c'est justement là que se situe la distinction entre la signification, globalement partagée par les locuteurs d'une langue et le sens, exprimé par une personne ou un groupe.

Il devient inutile d'affirmer que tel ou tel nom propre n'a aucun sens ou, à l'inverse, à plus de sens qu'un nom commun. Dans un programme, le nom *Batofar* ne déborde pas de sens (par exemple : « Keiji Haino, Batofar, 25/05/99, 60 francs »). Le contexte laisse supposer qu'il s'agit d'une salle de spectacle, mais il est difficile d'aller plus loin (la référence plus ou moins évidente à un bateau pourrait laisser penser qu'il

s'agit d'autre chose que d'une salle). Dans cet emploi, *Batofar* est pratiquement une étiquette, ce qui se perçoit au niveau syntaxique puisqu'il s'utilise sans déterminant, contrairement à son emploi habituel (« Rien de tel qu'une soirée au Batofar. »).

Un autre avantage de l'approche textuelle est de pouvoir dissocier les jeux sur l'étymologie de la pensée magique. Lorsque le *Canard Enchaîné* écrit que « Le Crédit Lyonnais s'est pris les pieds dans le Tapie » (05/10/05), il n'est évidemment pas question de créer un lien entre la personne et l'objet, mais simplement de jouer sur une homophonie. La remotivation des noms est courante dans ce journal. Dans l'exemplaire du 25 avril 2007, un journaliste titrait à propos des soucis financiers du Front National : « Le "Paquebot" a été coulé... par la Marine ! ». Le jeu de mot réside dans la présence d'un sème /maritime/ qui n'a initialement aucun lien avec le bâtiment et le prénom, mais qui dans ce contexte devient incontournable par sa dissémination dans les deux noms et le verbe.

Si l'étymologie n'a pas à être convoquée dans la signification d'un anthroponyme, elle peut devenir une partie intégrante de son sens dans ce type de remotivation. Un exemple de Rastier (1997 : 319) illustre parfaitement comment le défigement a une incidence sur le fonctionnement sémantique du nom : à la suite du déménagement de la DGSE, *Le Parisien* a titré, dans son édition spéciale du 15/09/93, « La Piscine déménage à Noisy-le-Sec » en jouant réciproquement sur l'étymologie du surnom des services secrets (donné en raison de sa proximité avec la piscine des Tourelles) et d'un élément du nom de la ville de banlieue.

Les cas officiels de modification de nom en France ont pour la plupart le but d'obscurcir un patronyme ayant des connotations désagréables. On pense ici aux homonymies avec des noms communs (l'acteur Jean-Paul Comart dont le vrai nom était *Connart*) mais aussi des noms propres²³ (de nombreux *Hitler* ont changé de patronyme). Bien qu'ils n'aient qu'une signification minime, ces patronymes sont changés pour éviter des défigements non souhaités, donc des effets de sens.

4 Pour conclure

La déception engendrée par la majorité des théories du sens des noms propres provient principalement de la non prise en compte du contexte (l'observation d'exemples réels offre pourtant de nouvelles pistes, parfois insoupçonnées). De plus, certaines théories insistent uniquement sur la signification des noms propres, qui est très limitée, et d'autres ne différencient pas suffisamment *sens* et *signification* et aboutissent à la conclusion que les noms propres ont plus de sens que les noms communs. Le sens d'un nom propre n'est pas son référent (même si des connaissances sur celui-ci peuvent faire partie du sens), pas plus que son étymologie (elle peut, elle aussi, intervenir dans le sens de certains énoncés par le biais de la motivation), mais une construction liée à différents éléments. L'analyse des noms propres doit donc se faire au cas par cas et, d'un point de vue épistémologique, la conscience de cette tripartition entre étymologie, signification et sens demeure valable pour toutes les catégories de mots.

Références bibliographiques

- Aristote (1977). *Organon I & II*, Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.
- Arnauld A. & Nicole P. (1992). *La logique ou l'art de penser*, Paris : Gallimard, Coll. Tel [1662].
- Baldinger K. (1984). *Vers une sémantique moderne*, Paris : Klincksieck.
- Bosanquet B. (1999). *Logic — Or the Morphology of Knowledge*, Vol. I, Bristol : Thoemmes Press [1888].
- Bourdieu P. (1982). *Ce que parler veut dire — L'économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard.
- Bréal M. (1924). *Essai de sémantique — science des significations*, Paris : Hachette [1897].
- Brøndal V. (1948). *Les parties du discours — Partes orationis*, Copenhague, Ejnar Munksgaard [1928].
- Clarival B. (1967). « Essai sur le statut linguistique du nom propre », *Cahiers de Lexicologie*, n° 11, p. 29-44.

- Cornulier (de) B. (2004). « Bibi, maman et moi... et quelques autres », in A. Supiot (éd.) : *Tisser le Lien social*, Paris : M.S.H., p. 25-45.
- Eliade M. (1959). *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris : Gallimard.
- Fabre P. (1987). « Théorie du nom propre et recherche onomastique », *Cahiers de Praxématique*, n° 8, p. 9-25.
- Frege G. (1971). *Écrits logiques et philosophiques*, Paris : Le Seuil.
- (1994). *Écrits posthumes*, Nîmes : Jacqueline Chambon.
- Frei H. (1961). « Désaccords », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 18, p. 35-51.
- Freud S. (1993). *Totem et tabou — Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, Paris : Gallimard [1912-1913].
- Funke O. (1925). « Zur Definition des Begriffes "Eigennamen" », in W. Keller (éd.) : *Probleme der englischen Sprache und Kultur — Festschrift Johannes Hoops zum 60. Geburtstag überreicht von Freunden und Kollegen*, Heidelberg : Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, p. 72-79.
- Garwood S.G. (1976). « First-Name Stereotypes as a Factor in Self-Concept and School Achievement », *Journal of Educational Psychology*, Vol. 68, n° 4, p. 482-487.
- Gary-Prieur M.-N. (1994). *Grammaire du nom propre*, Paris : PUF.
- Gilson É. (1932). *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris : J. Vrin.
- Grévisse M. & Goosse A. (1993). *Le bon usage*, 13ème édition, Paris-Louvain-la-Neuve : Duculot.
- Hagège Cl. (1985). *L'homme de paroles — Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris : Fayard.
- Jakobson R. (1990). « Sur la spécificité du langage humain », *L'Arc*, p. 3-8 [1969].
- Jespersen O. (1971). *La philosophie de la grammaire*, Paris : Gallimard [1924].
- Jevons W.S. (1920). *Elementary Lessons in Logic: Deductive and Inductive — With Copious Questions and Examples and a Vocabulary of Logical Terms*, New York : The MacMillan Company [1870].
- Jonasson K. (1994). *Le nom propre — Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve : Duculot.
- Joseph H.W.B. (1931). *An Introduction to Logic*, Oxford : Clarendon [1906].
- Kattenbusch D. (1995). « Semantische Durchsichtigkeit von Toponymen: die Seychellen », in U. Hoinkes (éd.) : *Panorama der lexikalischen Semantik : thematische Festschrift aus Anlass des 60. Geburtstags von Horst Geckeler*, Tübingen : G. Narr, p. 399-411.
- Katz J.J. (1977). « A Proper Theory of Names », *Philosophical Studies*, Vol. 31, n° 1, p. 1-80.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1977). *La connotation*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Kleiber G. (1981). *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Metz : Centre d'Analyse Syntaxique.
- (1995). « Sur la définition des noms propres : une dizaine d'années après », in M. Noailly (éd.) : *Nom propre et nomination — Actes du colloque de Brest, 21-24 avril 1994*, Paris : Klincksieck, p. 11-36.
- Lauener H. (1995). « How to Use Proper Names », *Grazer Philosophische Studien*, Vol. 49, p. 101-119.
- Lerat P. (1983). *Sémantique descriptive*, Paris : Hachette.
- Lévi-Strauss Cl. (1962). *La pensée sauvage*, Paris : Plon.
- Mahmoudian M. (1997). *Le contexte en sémantique*, Louvain-La-Neuve : Peeters.
- McCawley J.D. (1968). « The Role of Semantics in a Grammar », in E. Bach & R.T. Harms (éd.) : *Universals in Linguistic Theory*, New York: Holt, Rinehart and Winston, Inc., p. 124-169.
- Migliorini B. (1968). *Dal nome proprio al nome comune*, Florence : Leo Olschki [1927].
- Mill J.St. (1988). *Système de logique déductive et inductive*, T. 1, Bruxelles : Pierre Mardaga [1843].
- Moeschler J. & Reboul A. (1994). *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris : Le Seuil.

- Nicolaisen W.F.H. (1995). « Name and Appellative », in E. Eichler et al. (éd.) : *Namenforschung / Name Studies / Les Noms propres*, T.1, Berlin-New York : Walter de Gruyter, p. 384-393.
- Noailly M. (1987). « Le nom propre en français contemporain : logique et syntaxe en désaccord imparfait », *Cahiers de grammaire*, n° 12, p. 65-78.
- Pendlebury M. (1990). « Why Proper Names Are Rigid Designators », *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 50, n° 3, p. 519-536.
- Petit H. (1994). « En changer », in A. Chalanset & C. Danziger (dir.) : *Nom, prénom*, Paris : Autrement, p. 100-107.
- Rastier Français. (1997). « Défigements sémantiques en contexte », in M. Martins-Baltar (éd.) : *La locution, entre langues et usages*, Paris : ENS Éditions, p. 305-329.
- (1999). « De la signification au sens — Pour une sémiotique sans ontologie », *Revue Texto !*, http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html.
- Rey A. (1976). *Théories du signe et du sens — Lectures II*, Paris : Klincksieck.
- Schaff A. (1974). *Introduction à la sémantique*, Paris : Union générale d'éditions [1960].
- Strawson P. F. (1971). « On Referring », *Logico-Linguistic Papers*, Londres-New York : Methuen, p. 1-27 [1950].
- Stroll A. (1998). « Proper Names, Names, and Fictive Objects », *The Journal of Philosophy*, Vol. 95, n° 10, p. 522-534.
- Sweet H. (1877). « Language and Thought », *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, Vol. 6, p. 457-482.
- Światkowska M. (2006). « L'interjection : entre deixis et anaphore », *Langages*, n°161, p. 47-56.
- Touratier Ch. (2000). *La sémantique*, Paris : Armand Colin.
- Vaxelaire J.L. (2005). *Les Noms propres — Une analyse lexicologique et historique*, Paris : Honoré Champion.
- Wilmot M. (1988). « Arbitraire du signe et nom propre », in J.L. Bénézech et al. (dir.) : *Hommage à Bernard Pottier*, Vol. II, Paris : Klincksieck, p. 833-842.
- Wittgenstein L. (1961). *Tractatus logico-philosophicus* [suivi de] *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, Coll. Tel [1921 & 1953].
- Yagisawa T. (1984). « Proper Names as Variables », *Erkenntnis*, Vol. 21, n° 2, p. 195-208.
- Ziff Paul (1960). *Semantic Analysis*, Ithaca : Cornell University Press.

¹ La plupart des auteurs les emploient sans distinction et passent de l'un à l'autre. Ainsi, lorsque Mahmoudian (1997 : 74) demande si « le mot a du sens », il parle de la signification au sens d'Hagège.

² À la même époque, une distinction partiellement comparable est établie dans l'herméneutique allemande des Lumières, de Ernesti à Schleiermacher, entre *Sinn* (« signification ») et *Bedeutung* (« sens ») (Rastier, 1999).

³ Ainsi, le terme *Bedeutung* chez Frege est traduit dans des ouvrages différents par *référence*, *dénotation* et *signification*. *Bedeutung* peut aussi être traduit dans d'autres contextes par *sens* ou même *signifié* comme chez Kattenbusch (1995 : 401). Schaff (1960 : 278) note qu'en anglais, dans la traduction de Russell, *Bedeutung* est rendu par *denotation* et dans celle de Black par *reference*.

⁴ L'univers est considéré comme un tout parfaitement clos et cohérent durant le Haut Moyen Âge, Gilson estime donc que, pour les philosophes des XII^e et XIII^e siècles, « il n'y a pas d'absurdité à conclure d'un mot à la chose que désigne un mot semblable, lorsqu'on croit que la nature des choses a primitivement déterminé l'attribution des mots. Nous ne croyons plus au *Cratyle* ; ils y croyaient au contraire » (1932 : 166-167).

⁵ Freud estime que les enfants partagent cette vision magique : « ils ne se contentent jamais de la supposition selon laquelle une ressemblance entre deux mots peut être dépourvue de signification mais concluent systématiquement, si deux choses sont appelées de noms homophones, que cette analogie doit désigner une concordance profonde entre les deux choses » (1993 : 158).

⁶ On peut accorder la paternité de cette thèse à Reid, mais certainement pas à Aristote comme le font entre autres Ryan et Brøndal : ce n'est pas parce qu'Aristote (1977 : 16a) dit que les éléments qui composent un anthroponyme perdent leur sens originel qu'il annonce que les anthroponymes n'ont pas de sens. Aristote écrit même qu'ils ont une signification conventionnelle, et qui n'est donc pas compositionnelle.

⁷ Ou de sens, mais les deux termes ne sont jamais distingués par les logiciens.

⁸ « Lorsque nous disons d'un homme, c'est Brown, c'est Smith, ou bien d'une ville, c'est York, nous ne disons rien de ces choses, si ce n'est que ce sont là leurs noms » (Mill, 1988 : 36).

⁹ Parmi les noms significatifs perdant leur signification, on recense *le Code civil ou le Sud*. Pourtant, le *Code civil* est bien un code et le *Sud* ne s'applique pourtant qu'à des référents se situant au sud d'un autre point.

¹⁰ D'après Clarinval, « le nom propre se présente sans signification. Ce qui ne signifie rien pour le lecteur a donc des chances d'être nom propre » (1967 : 36). Si l'on met de côté le fait que la classification *a priori* n'est pas souhaitable, ce point de vue ne résiste pas à l'examen de textes : dans un ouvrage scientifique, de nombreux termes « ne signifient rien » pour le lecteur, alors que dans un guide touristique, des noms propres comme *mont Blanc* ou *Côte d'Azur* « signifient » par leur étymologie.

¹¹ Dans une autre optique, G. Kleiber (1995 : 15) prouve que le signe « à une face » de M. Noailly ne peut être validé : *Paul* dans *Paul a bu du Riesling* n'est pas vide de sens car tout référent ne peut être assigné au SN *Paul*.

¹² D'après Marcela Świątkowska (2006 : 49), certains affirment que l'interjection n'est qu'une expression de l'émotion du locuteur, ce qui revient à dire qu'elles ne sont plus l'objet de la linguistique. En excluant les noms propres, les interjections et peut-être d'autres parties du discours, on limite fortement le champ d'étude.

¹³ Puisqu'il n'y a pas de signifiant sans signifié, « tout nom propre doit comprendre dans son signifié au moins la classe à laquelle il appartient (prénom, nom de famille, genre masculin ou féminin, etc.) ; il n'identifie donc pas les entités par le seul signifiant » (Frei, 1961 : 50).

¹⁴ C'est le risque auquel s'expose Marc Wilmet (1988 : 838) quand il juge que le nom commun associe un signifiant à un signifié et le nom propre un signifiant à un référent. Sans signifié, on se trouve face à un cas de référence directe. Migliorini (1968 : 5) est plus précautionneux et écrit que la signification du nom propre est équivalente au concept de l'individu auquel il réfère.

¹⁵ Peirce écrit dans *MS 318* (écrit en 1907) qu'un nom propre n'a pas de signification essentielle mais peut acquérir une signification accidentelle en discours.

¹⁶ À cela s'ajoute l'hypothèse — qui n'a jamais été prouvée bien qu'elle soit fort répandue — que « la tendance à se charger de ce sens secondaire que sont les connotations est plus forte pour les noms propres que pour les noms communs » (Jonasson, 1994 : 123).

¹⁷ Ce terme peut signifier *immotivé* ou *contingent*. Si tous les mots ne sont pas immotivés (ce que Saussure appelait la motivation relative), il n'en demeure pas moins qu'ils sont tous contingents : il n'y a pas de lien essentiel au sens philosophique ou de lien magique, entre les mots et ce à quoi ils réfèrent.

¹⁸ Il est néanmoins surprenant, si ce contenu est lié à la situation d'énonciation, de lire quelques pages plus loin qu'un nom de personne célèbre a nécessairement un « contenu informatif » plus conséquent.

¹⁹ Dans l'optique néo-positiviste de nombreux logiciens, seule la signification a un intérêt puisque prétendument universelle ; dépendant des contextes et des langues, le sens n'est pas une donnée fiable.

²⁰ Du moins en ce qui concerne la sémantique interprétative.

²¹ En prenant l'exemple des effectifs des équipes de handball lors du dernier championnat du monde féminin, on trouve assez facilement à quel pays les relier (il n'y a aucun doute pour la Russie [*Souslina, Andryushina, Postnova, Uskova, Romenskaia, Shipilova*, etc.] ou la Corée [*Woo, Lee, Oh, Choi, Kim, Moon, Myoung* etc.]). Le cas des pays de forte immigration comme les États-Unis est plus complexe mais, globalement, il est possible de les deviner comme le démontre le mélange de noms italiens, espagnols et allemands de l'équipe d'Argentine (*Schlesinger, Ferrea, Decilio, Acosta, Sanguinetti, Basile, Costantino, Fernandez*, etc.).

²² « Un mot peut être psychologiquement très riche, tout en étant excessivement pauvre pour la langue elle-même, c'est-à-dire pour la norme » (Brøndal, 1948 : 62).

²³ Les jeux de mots peuvent également remotiver un nom propre par le biais d'un autre, comme dans « McCain a la frite », un titre du site Yahoo Actualités (08/01/08) où l'on joue sur l'homonymie entre le sénateur américain et le fabricant de frites.